JOVETTE-ALICE BERNIER

TOUT N'EST PAS DIT

PS
8504
.E718T6

NUNC COGNOSCO EX PARTE

THOMAS J. BATA LIBRARY
TRENT UNIVERSITY

JOVETTE-ALICE BERNIER

"Tout n'est pas dit"

Préface de

LOUIS DANTIN

EDITIONS EDOUARD GARAND
1425 Sainte-Elisabeth
Montréal
MCMXXIX

Digitized by the Internet Archive
in 2019 with funding from
Kahle/Austin Foundation

https://archive.org/details/toutnestpasdit0000bern

Tout
N'est Pas Dit

DU MEME AUTEUR:

Roulades, poèmes, Rimouski 1924.
Comme l'Oiseau, poèmes, Québec 1926.

EN PREPARATION:

"Les masques déchirés", poèmes.
"Trois petits tours, et puis s'en vont". Proses.

JOVETTE-ALICE BERNIER

TOUT N'EST PAS DIT

Préface de
LOUIS DANTIN

Puis j'ai repris mon coeur avec ses infortunes,
Ses amours angoissants et ses vaines rancunes.
J'ai coupé les lambeaux qui pendaient à sa chair,
Et pour le regarder, j'eus un regard plus cher.

J.-A. B.

EDITIONS EDOUARD GARAND
1425 Sainte-Elisabeth
Montréal
MCMXXIX

PS 8504. E 718 T6

PRÉFACE

237070

"Tout n'est pas dit": voici un titre optimiste et courageux. Il n'a rien de l'attitude blasée que prennent certains esprits "qui ont lu tous les livres" envers tout effort littéraire. C'est plutôt la devise d'une jeunesse confiante et forte qui explore le monde pour elle-même, certaine d'y trouver des coins inconnus, des floraisons et des gemmes nouvelles. Mlle Bernier n'est pas rebutée de voir les Muses depuis tant de siècles déverser la liqueur des mots dans le tonneau avide des rêves; elle s'approche, curieuse; elle offre son concours à ces Danaïdes lassées; ardente d'espoir, elle les invite:

...Mes soeurs, si nous recommencions !

Et cette foi a raison: tout n'est pas dit. L'être est inépuisable dans ses phénomènes changeants; la sphère de la pensée tourne en cercles toujours plus larges; le coeur humain n'a pas connu toutes les piqûres et toutes les secousses. Chaque âme individuelle, d'ailleurs, refait en soi son univers; elle y découvre des merveilles créées pour elle seule, ne fût-ce que le miracle de sa propre existence, de sa vie personnelle, incommunicable et unique. Ce qui a été dit avant elle, elle le fait inédit en le répétant, parce que d'abord elle le transforme et le réincarne en son sein.

Mlle Bernier a trouvé pour ce livre de ces mots aux vibrations neuves. Ses poésies présentent des teintes, des sons, des reflets d'âme qu'elle-même a conçus; des émotions qui, pour être largement humaines, ont pris l'empreinte particulière de son coeur, et c'est pourquoi ces rimes, au lieu d'être purement des jeux de syllabes, sont vraiment des voix et des plaintes, atteignent le caractère et la sincérité de l'art. Même quand leur résonnance n'est pas impeccable, elles portent les harmoniques secrètes qui éveillent la pensée, le songe, la sympathie. Leur ligne parfois flottante sait pourtant où elle va, conduit toujours à quelque rayon ou à quelque ombre prégnante de mystère. Je ne sais aucun autre de nos poètes, et surtout de nos poétesses, qui creuse ainsi les retraites intimes, qui mette à les ouvrir cette simplicité et cette vérité. Cette poésie,

au-dessous des surfaces, cherche ce qui dans l'âme est essentiel et profond. Si elle y trouve surtout l'illusion déçue, l'amour repoussé, l'espérance haletante et la douleur maîtresse, dédaignent les fades artifices, elle décrit franchement ce qu'elle voit et ce qu'elle éprouve. Vision attristée qui peut-être n'est pas toute la vie, mais qui en reste l'élément le plus vrai et le plus lyrique. C'est de l'art palpitant que d'en saisir la beauté cruelle.

De ces confidences murmurées s'exhalent une fantaisie subtile où le sourire croise le soupir, une tendresse largement ouverte, une fermeté stoïque aussi qui s'obstine vers un idéal trompeur. Et le tout pose les traits d'une âme résolument distincte, supérieure aux routines vulgaires et isolée dans sa vie propre, marquée à ce sceau personnel si nécessaire à toute création de l'esprit. L'on admire au surplus comme l'acuité sensitive s'y communique à la parole, quels symboles éloquents fusent de cette flamme intérieure, sans que le métier, la manière y interposent trop de grâces factices. Poésie raffinée dans son essence, presque naïve dans son expression, où abondent pourtant des touches nnancées pour les intuitions vagues, pour les demi-teintes du désir, pour tous les circuits compliqués de l'âme féminine.

Supérieur à un premier livre où pourtant perçaient de belles strophes, ce volume marque un pas vers la matnrité complète; il révèle sons un nou-

veau jour le talent délicat, spontané, intime, chaleureux et charmant de Mlle Bernier.

Louis DANTIN.

I

Quand vous découvrirez mon orgueil balafré
Et ma tendresse auprès, portant mainte écorchure,
Pour les frapper, Seigneur, ayez la main moins sûre.

J.-A. B.

Lui, mon coeur, ce dément

Frêle, mais libre et fier comme un Léviathan,
C'est lui l'esquif dompteur de tempêtes sans
[nombre,
Et dont le mât se dresse en défis éclatants;
Dédaigneux de la vague et narguant les autans
Qui le battent sans fin de leurs colères sombres.

Fantôme que les cieux étonnés voient au port
Après des jours, des nuits, au gouffre des marées;
Haï des océans dont il brise l'effort;
Sa hardiesse insulte aux puissances du sort
Qui soufflent les embruns dans sa voile effarée.

Il a tout le salin des flots verts sur ses flancs
Qu'une vague soulève et que la brise agace.
Il est nerveux, hagard, et d'écume, tout blanc;
A ses bords, le varech en déchirures pend;
Mainte blessure dit l'excès de son audace.

Il a connu la brume aveugle, les gros temps,
Les angoisses, l'assaut de toutes les détresses;
Mais il repart toujours, fougueux et palpitant:
Sa structure frémit, il se tord dans le vent,
Et l'on s'attend à voir sombrer sa petitesse.

Les écueils sont partout; il ne voit, n'entend rien
Que les noirs éléments maudissant sa prouesse,
Mais il ne doute pas du hasard qui le tient;
Brave pygmée épris d'un but magicien,
Que la lutte électrise et que le calme oppresse.

Il ne fut pas toujours farouche, inquiétant,
Il rêvait autrefois de rades paresseuses;
Mais il ouit un jour la conque des Titans,
Et partit, entraîné vers son sort inconstant,
Lui, mon coeur, ce dément des amours orgueilleuses.

Vous étiez si beau, ce matin . . .

Vous étiez si beau, ce matin,
Soleil qui me versiez la vie;
Rayons au toucher de satin,
Jeunes, folâtres et mutins
En sortant de l'aube alanguie

Chaque geste du jour semblait
Se fondre en la langueur subtile
De vos ineffables clairs-jets,
Où s'inclinant, se dévoilait
Le visage des cieux tranquilles.

Et fervente comme Sadi,
Chantant dans le Jardin des Roses,
Vous étiez si beau que j'ai dit,
En rythmes légers, inédits,
La beauté prenante des choses.

Vous ressembliez à l'Amour,
Vous étiez fier et plein d'audace,
Si près et si loin, tour à tour!
J'en fus troublée, et tout le jour
Je voulus étreindre l'espace.

Et dans mes bras, vous descendiez
En prometteuses complaisances,
Souple et ployant comme un osier;
Devant mon désir, vous osiez
Abandonner vos nonchalances.

Mais le soir vous prit sans retour,
Et mes mains sont pâles et vides...
Vous ressembliez à l'Amour,
Vous ne pouviez durer toujours,
Matin trop beau, matin splendide.

C'est alors que l'on sait

Pour tout ce que la vie offre de magnanime
Dans ses gestes d'humanité;
Pour la lutte d'où l'on sort poudreux, mais sublime,
Pour l'angoissante vérité;
Pour tout, j'ai proclamé ma volupté de vivre
Sans fausse honte et sans orgueil,
Malgré l'effort perdu et la route à poursuivre
Encore, en doutant de l'accueil.

Mais j'aime tout au monde, et le charme de croire
A rendu tout pur à mes yeux,
J'aime ceux qu'un désir exalte vers la gloire,
Les révoltés, les malheureux;
Je bénis la douleur qui nous tient auprès d'elle
Et qui nous fait souffrir assez
Pour que le sceau du mal s'imprime et nous rappelle
Longtemps le douloureux passé.

La douleur qui pétrit les chairs et stigmatise
La cause de chaque tourment,
Et qui laisse ses traits creusés où s'éternise
Le souvenir, languissamment.
La fièvre qui trahit sur nos tempes humides
La souffrance qu'on veut cacher,
Et qui paraît encore sur la lèvre livide
Où la soif voudrait s'étancher

C'est alors que l'on sait d'inoubliables choses
Quand on n'a pas pour rien pleuré;
On pardonne bien mieux, on est tendre et l'on cause
Avec son passé torturé.
On ne mesquine plus les douces indulgences
A ceux qui sont parfois tombés,
Qui ne sont pas méchants dans leur désespérance,
Mais qui sont de mépris, nimbés.

On est ce qu'il faut être, on fait ce qu'il faut faire,
Sans amertume et sans soupçons;
La main se donne mieux: elle est humble et sincère
Et ne craint plus de trahisons.
C'est alors que l'on sait comme on aime la vie
Pour tout ce qu'elle nous apprend;
Comme il faut être bon, sans regrets, sans envie
Pour les rêves qu'elle nous prend,

Nature, dont je suis éprise

Je suis venue à toi, te dire que je t'aime,
Nature qui m'as faite ardente et généreuse,
Et toujours paeifique et quand même amoureuse,
Malgré tous les mépris et tous les anathèmes.

Je viens boire à ta lèvre l'ivresse paisible,
La liberté, l'oubli des villes, des banlieues,
Et m'abandonnant toute dans tes brises bleues,
Pour quelque temps, ne voir que de l'immarcessible.

Dans l'azur de tes vents et dans tes glauques ondes,
Noyer toute rancoeur; n'avoir de souvenance
Que juste ce qu'il faut au coeur de somnolence
Pour toucher le passé sans y jeter la sonde.

Donne-moi ton soleil en profusions chaudes,
Tes végétations lourdement orgueilleuses;
Inonde tout le jour mes langueurs paresseuses,
Et fais que près de moi, en chantant, l'oiseau rôde.

Et je te donnerai mes nuits pour de la lune:
Jusqu'à l'aube, mes yeux ne seront que caresses,
Je te dirai des sérénades de tendresses,
Nature, si tu veux étoiler tes nocturnes.

Pour ces beautés que nul mieux que moi n'a
[comprises
Dès l'éveil lumineux de mes sens juvéniles,
Et qu'aujourd'hui je goûte en extases subtiles,
Je te baise, ô Splendeur, toi dont je suis éprise.

La nuit, femme comme chacune

Je voudrais saisir dans mes mains
Tous ces parfums qui se confondent,
Tous ces échos qui se répondent
Et qui ne seront plus, demain.

Je voudrais presser sur ma bouche
L'enivrante moiteur du soir
A qui je souris sans la voir,
La brise qui passe et me touche.

Savoir où se couche le vent
Et partir pour l'aller surprendre
Dans quelque vallon d'herbe tendre
Où les mousses font un divan.

Ah ! voir la couleur du silence
S'il est plus profond qu'il n'est grand ;
Voir les tons apaisés qu'il prend
Avec ses multiples nuances.

Retenir dans mes bras, la nuit
Indolente et voluptueuse,
La nuit complice et chuchoteuse
Qui me poursuit et me séduit

Avec ses yeux de clair de lune,
Où je vois le rêve passer
Et l'humain désir se presser...
La nuit, femme comme chacune.

L'ineffable printemps

L'irrésistible goût des choses, au printemps.
On ne sait quel Eden nous fait ce coeur content.
Comme tout ce qu'on aime a de beauté profonde !
On voudrait, d'un seul trait, boire aux lèvres du [monde.

C'est trop peu d'un seul coeur dans cet être exalté:
De désir et d'espoir, il voudrait éclater!
On est l'hôte ébloui d'un ami magnanime,
Et l'on a la fierté de se sentir sublime.

On part où va le rêve, où souffle le zéphir;
Comme tout est complice du moindre désir!
Et la présomption fermente dans nos veines
Comme ces vins heureux qui consolent nos peines.

L'ineffable et tranquille essor du beau matin,
Quand le premier rayon s'allonge et nous atteint,
Et que tout le printemps à notre sang se mêle,
Nous soulève et nous porte avec de grands coups
[d'ailes.

Le beau voyage

Volupteux été, c'est de vous que j'ai pris
Ce désir de partir vers d'étranges pays.

Partir sitôt que l'aube attendrit toute chose,
Avant que le plein jour éblouissant s'y pose;

Franchir d'un trait la plaine et descendre au vallon
Pour surprendre les fleurs qui dorment aux sillons.

J'en veux cueillir, cueilir, et choisir les plus belles
Pour quelqu'un que j'attends et qui les aime frêles;

J'aurai pour le départ, dans ce matin rêveur,
Une robe plus frêle encore que mes fleurs,

Une robe si claire, une robe si blanche,
Qu'à travers, on verra comme mon coeur s'épanche.

Ma gerbe dans mes bras, je gravirai les monts
Que l'océan vient battre avec ses goémons;

Car je m'en vais fouler de séduisantes grèves
Que je ne connais pas, mais dont parle mon rêve.

Mais d'abord, j'attendrai, debout sur son parcours,
Le soleil qui fera le grand lever du jour;

Pour que ma gerbe reste longtemps étonnée
De tout cet orient qui l'aura carminée;

Pour qu'avant elle et moi nulle autre floraison
Ne sente sur sa chair ce virginal rayon;

Afin que ces premiers reflets me baignent toute
Avant d'avoir flâné sur les seuils et les routes.

Car je veux apporter cet éclatant matin
A quelqu'un de très cher qui m'emmène très loin!...

Je t'aimerais moins

Quand tu critiques ma toilette,
Je voudrais te dire, souvent:
"Quand la femme n'est plus coquette,
Elle n'aime pas comme avant."

Pour seulement me chagriner,
Tu feins ne pas aimer le jade.
Mon parfum te semble trop fade,
Tu voudrais un peu chicaner.

Puis, posant soudain à l'artiste:
"Pourquoi faire un noeud si serré?"
Ajoutant, lorsque j'ai pleuré:
"Je t'aimerais un peu plus triste."

Et c'est là, toi, ta vanité:
Tu me veux ta chose fragile
Dont la torture t'est facile,
Car j'adore tes cruautés.

Je t'aimerais moins, je le jure,
Si tu devenais plus poli;
Si tu trouvais toujours joli
Le bouclé de ma chevelure.

L'amour ne serait pas complet,
Si tu ne pouvais à ta guise
Dire ce qu'il faut que tu dises,
Pour m'aimer comme ça te plaît.

Un soulier

Je l'aimais pour sa forme et mutine et cambrée,
Pour son petit air vagabond;
Il était souple comme un jonc,
Et blond,

D'une teinte fragile et juste à point ambrée.
Il n'était pas diable plus long
Que le soulier de Cendrillon;
Raison:

C'est à force d'étreinte, à force de tortures
Que je pus un jour, en entier,
Y faire tenir tout mon pied
Atrophié

Dans sa lilliputienne et mignonne pointure.
Je l'aimais avant qu'il fut mien,
Je lui trouvais un fier maintien
De gamin;

Et je n'ai rien compté, dollars et sacrifices,
Pour l'épouser; mais aujourd'hui,
Pour tant de plaisirs et d'ennuis,
Il est fini...

Et je regretterai longtemps mon cher supplice.
Il me reste la vanité
De l'avoir crânement porté
Et dompté!

Si tu parlais, la lune

Arrondis sur le lac ta face rubiconde,
Ris, la lune blafarde, et ne dis pas pourquoi;
Garde-toi d'avouer, joyeuse vagabonde,
Ce que tu penses de ce monde,
Cache-nous la pitié des choses que tu vois.

Les illusionnés t'en content des fadaises,
Gais fantoches, hâbleurs et burlesques pierrots;
Mais tous les songe-creux sur qui ton regard pèse
Te regardent bien mal à l'aise;
Aussi muets que toi, ils espèrent un mot.

Si tu parlais, un soir, quel serait ton langage,
Exaspérante lune au mutisme troublant:
En te mirant au lac, ris-tu de ton image
Où les rides de ton visage
Feraient pleurer tes yeux si tu ne riais tant?

As-tu jadis aimé, aux premiers temps du monde,
Quand tout se confondait en immense chaos?
Un astre n'a-t-il pas choisi ta beauté blonde
Pour en faire jalouse l'onde?
Es-tu femme fidèle ou légère, là-haut?

Les étoiles, alors, seraient-elles tes filles?
Ou c'est ta cour, peut-être, et reine, où est ton roi?
As-tu toujours été si blonde et si gentille?
Et ce pan de ciel qui t'habille,
Quel amant l'a drapé si près de ton minois?

As-tu jamais pleuré? Regarde-moi, la lune:
Quand on est amoureuse, on a quelque tourment,
Et c'est toujours pareil l'histoire de chacune,
Celle des blondes et des brunes.
Comme toutes, as-tu ta peine, par moment?

II

Où l'amour m'a fait mal parce que je l'aimais.

J.-A. B.

Les mots que vous me dites

Ils ont la volupté d'un vieux coussin discret,
Confident parfumé de colloques étranges;
De ces nards imprégnés au satin des coffrets
Où veillent les bijoux et les billets secrets
Que d'amoureuses mains, tristes et belles, rangent.

Ils sont un arc-en-ciel où se mirent les ors,
La fraîcheur et le rythme lent des cascatelles;
La coupe d'abondance où l'on boit à pleins bords,
Dont on ressent l'ivresse et qu'on voudrait encor...
Ils ont l'illusion des choses éternelles.

L'enfant aux bijoux

Je suis cet enfant triste et doux
A qui l'on prête des bijoux,

Rubis, saphirs ou améthistes,
En lui disant: "Ne sois plus triste....

"Ils sont à toi si tu les veux,
"Fais-les miroiter dans tes yeux."

L'enfant se cache, les caresse,
Il leur dit, tout bas, des tendresses;

S'endormant presque triomphant,
Il les aime déjà, l'enfant!

Et quand des mains silencieuses
Ont pris les pierres précieuses,

Il a rêvé que c'est demain,
Des rayons coulent dans ses mains.

Sous le soleil, il les étale,
Et sa fièvre le fait tout pâle...

"Hé! que faisais-tu, petiot,
Avec ces gestes de Pierrot?"

....
....

Je suis l'enfant triste qu'on leurre
Et qui, dans ses mains vides, pleure.

Je n'ai de rose que mes roses

Mon coeur est un triste jardin
Où mon jardinier, le Destin,
Cueille mes fleurs avant l'aurore,
Pour d'autres femmes qu'il adore.

Pour d'autres, mes fleurs vont mourir,
Pour celles qui sont sans désirs;
Et ces offrandes mal données
Ne me sont jamais destinées.

Seuls quelques parfums oubliés
Qu'à dû laisser mon jardinier,
Glissent lèurs ondes sur les haies
Où chaque tige est une plaie.

"Jardinier, le moindre bouquet
Chaque matin me suffirait,
Mais tu fais mon jardin pour elles,
Ces femmes qui rient de ton zèle.

"Tu peines tout le jour durant,
Et malgré tes fiévreux tourments,
Quand le matin monte aux allées,
Mon jardin n'est qu'un mausolée.

"N'avoir que des baisers flottants
D'arômes qu'emporte le vent,
Et dans le creux de ma main tendre,
N'avoir que l'espoir de t'attendre."

Mais mon jardinier ne sait pas
Que pour tout partage ici-bas,
Je n'ai de rose que mes roses,
Que mon rêve au réveil morose.

Je n'ai jamais compris

Qu'importe, je t'aimais, et tu n'en as rien su,
Homme viril, homme sans vice et sans vertu.
Et j'ai longtemps porté le souci de comprendre
Pourquoi, malgré cela, tu me faisais si tendre.

Je n'ai jamais compris pourquoi le ciel et l'eau,
Les jardins merveilleux, un impromptu d'oiseau
Ne t'ont jamais rempli d'une extase suprême;
Je n'ai jamais compris, et je t'aimais quand même.

Quand le soir défaillant s'appuyait contre nous,
Tu n'as jamais été pour un instant plus fou.
La lune était rêveuse et voulait te séduire;
J'étais jalouse d'elle et n'osait te le dire.

Et je savais pourtant, que tu ne l'aimais pas,
Mais elle était si belle, et la nuit tout là-bas
S'en venait te chercher en soulevant les branches;
Le feuillage penchait comme l'amour se penche.

Nous revenions. J'étais diverse et je parlais
En détournant mon âme où le chagrin pleurait.
Je répondais distraite et j'espérais toujours,
Mais tu parlais de tout, excepté de l'amour.

—"Bonsoir."—"Bonsoir, monsieur," et je rentrais
[honteuse
D'avoir abandonné mon épaule fiévreuse
Et ma main dans vos mains, et d'avoir oublié
Que vous étiez toujours l'homme que vous étiez.

Mon coeur de pur métal

Si tu l'avais connu, malléable et profond,
Mon coeur de pur métal que la tendresse fond;
Dont l'amour pouvait faire une coupe à sa lèvre,
Une coupe à sa soif pour étancher sa fièvre.

Si tu l'avais connu tel que Dieu l'avait fait,
Avant que les sillons le brisent à jamais;
Quand, faible, mais ardent et prêt à la souffrance,
On escomptait toujours sur lui quelque indulgence.

Mais Dieu l'avait voulu faire par trop humain,
Il ne battait à l'aise, hélas! que dans ma main,
Et prompt à se donner, l'amour venait le prendre
Et l'amour me jurait toujours de me le rendre.

Quand lasse de l'attendre, je m'inquiétais,
La pâle indifférence, un jour, me l'apportait
Comme un bijou trouvé entre des mains d'apaches,
Trésor que j'achetais à des mains aussi lâches.

Car l'amour ne rend pas les coeurs comme il les
[prend,
Et malgré tout, l'amour reste l'amour, pourtant:
Chaque douleur, chaque tourment, chaque blessure
Est un besoin de plus pour l'aimer sans mesure.

Et chaque nouveau mal sur les vieilles douleurs
Laisse couler plus doux d'irrésistibles pleurs;
De tendre qu'il était, mon coeur devint fragile
Pour avoir trop pleuré de chagrins inutiles.

Avant d'avoir vieilli, comme il est déjà vieux!
Plus rien n'a la vertu de le rendre anxieux
Et toujours plus profond, chaque sillon le creuse...
A quoi m'a-t-il servi de n'être qu'amoureuse?

Quelquefois, au milieu de la fête

Quelquefois, au milieu de la fête troublante
Où tout est mol et bon au-delà du désir,
Le Temps pose son doigt sur ma tempe brûlante,
Et m'arrachant alors au bruit clair du plaisir,
Comme elle me fait mal, cette loi de vieillir.

Il se mêle en ma bouche un goût d'ombre et de
[cendre,
Je vois le geste lent qu'auront mes doigts perclus,
L'émotion dont je voudrai tant me défendre,
Mon âme belle encor, que l'on n'aimera plus,
Et mes yeux hagards où vos yeux se seront plu.

Quant l'été triomphant, de sa grâce vermeille,
Baisera mon front blême et mes blêmes langueurs,
Je serai vieille alors; comme je serai vieille...
Jeunes, qui raillerez ma timide douleur,
Pourrai-je vous cacher mon juvénile coeur?

Vieillir, toujours vieillir, impuissante et rebelle,
Voir tomber, jour par jour, les fleurs de mon
[jardin,
Et ne plus tressaillir d'une aurore trop belle,
D'une nuit tiède où tente l'odeur du jasmin;
Voir tout fuir en offrant innocemment la main...

Et par un matin,—beau désespérément,—tendre
Ma lèvre humide encore aux fiévreuses beautés,
Au monde indifférent, avec un geste tendre;
Sentir fondre mes chairs, évoquant ces clartés,
Où mes rides voudront cacher leur vétusté.

Mourir malgré ma vie, avec en moi la flamme
Des âpres voluptés, tout ce qui fait qu'on est:
Vouloir éperdûment vivre et voir fuir mon âme,
Mon âme magnanime qui vous étonnait
De générosité, lorsqu'elle pardonnait.

Dans l'éblouissement, ah! lentement descendre,
Voir monter au soleil tout ce qui m'animait,
Et mourir amoureuse sans pouvoir comprendre
Pourquoi j'aurai souffert de tout ce que j'aimais.
Mourir, malgré ma vie amoureuse à jamais.

III

Les souvenirs qui font pleurer
Avec leurs masques déchirés.

J.-A. B.

Le coeur désert

C'était un beau palais dans les jardins fleuris,
Où le soleil filtrait aux vitraux héraldiques;
Un palais de Carrare, à tourelles gothiques,
Dont nul n'avait jamais franchi le pont-levis.

Un roi silencieux y rêvait jour et nuit,
Dans la pourpre et l'or clair, souriant, pacifique;
Pour blason, son coeur plein de l'amante mystique,
Mais un intrus survint, qui dit: "Je suis l'Ennui."

C'était un beau palais, riche et somptueux marbre;
Mais son royal amour est parti ce soir-là,
Et le soir inquiet chuchotait dans les arbres....

Au trône, le manteau sombre et lourd traîne bas;
Blonde, l'amante vient, s'arrête et déraisonne
Quand l'écho des murs dit: "Il n'y a plus
[personne."

Chagrins jaloux

Quand mon bonheur paraît, mes chagrins sont
[jaloux;
Ils me voilent les yeux d'amertumes anciennes,
Et comme du soleil à travers les persiennes,
Il en pénètre un peu, il en manque partout.

De très loin je le vois se presser sur ma route;
Il voudrait tout à fait entrer en mon logis:
S'il s'incline trop près, ma peine s'attendrit;
Le bonheur est trop gai, mes chagrins le redoutent.

"Tu ne pourras jamais m'enivrer, mon bonheur,
Car, sitôt que tu luis, tout un passé se lève
Qui ne croit plus en toi; ton ardeur est trop brève,
Et tes rayons n'ont plus la chaleur de mes pleurs.

"Ils n'ont pas, tes rayons, la volupté des larmes,
Ni l'intime douceur que prennent dans la nuit
Mes souvenirs anciens qu'un grand rêve a séduits;
Et mon coeur prévenu se prend à d'autres
[charmes."

Je suis le matelot

J'attends je ne sais quoi qu'on ne m'a pas promis:
Mon rêve est de l'espoir où le doute s'est mis.

J'ai le mal incertain, la pâle nostalgie
Du matelot qui guette aux heures de vigie;

Qui désire une plage où reposer ses yeux
Loin d'immuables eaux, loin d'immuables cieux.

Je suis ce matelot qui croit et qui s'abuse;
Que la vague désole et que le sort amuse,

Et que l'illusion d'un pays inconnu
Fait sourire à demi quand le calme est venu.

Quand il rêve, les soirs, sous la lune païenne
Et qu'il aime déjà cette terre incertaine.

Je suis ce matelot qui regarde là-bas,
Croyant à quelque sol qui peut-être n'est pas.

La cause de ma joie est cause de ma peine,
Et je ne saurais dire où mon rêve me mène.

Le doute

Mon âme est un logis hanté
De gnômes, de lutins infâmes,
Garous criards et tourmentés,
Dansant nombreux, vifs, effrontés,
Quelque farandole en mon âme.

Et ces intrus rôdent, les soirs,
Quand mon ombre est un long fantôme.
Je les prie en vain de surseoir
A leur sabbat de désespoir,
Mais ils dansent plus fort, les gnômes.

J'ai peur de ces démons pervers,
De leur bacchanale impavide,
J'ai peur de leurs grands yeux ouverts,
Où luisent des reflets d'enfer,
Dans le désespoir des nuits vides.

La chute

Dans ses puissants remous s'entrechoquent les flots,
Et sans cesse de l'eau vient se jeter dans l'eau;
Toujours la même plainte où des clameurs
[s'engouffrent,
Et je voudrais savoir pourquoi la chute souffre.
Son oeil glauque séduit; son vertige est troublant;
On ne sait plus partir, tant elle nous comprend;
On lui parle, on l'écoute en se penchant sur elle,
Son âme nous retient, nous prend, nous ensorcelle.

Il ne faut pas la voir, les soirs d'ennui brutal,
Il faut craindre sa voix quand le coeur nous fait
[mal;
Elle appelle, et son charme hallucinant affole...
De son lit vaporeux montent des brumes molles.

Et ce lit semble doux, oublieux et profond,
Il semble qu'en tombant, tout désespoir y fond.
Il ne faut pas la voir, il ne faut pas l'entendre
Quand la vie est méchante et qu'on est las
[d'attendre;

Quand on est seul, les soirs de doute et d'abandon
Avec le souvenir des vieilles trahisons;
Quand tous les vieux chagrins viennent pleurer
[ensemble,
Quand, pressé sous la main, le coeur farouche
[tremble...

Les masques déchirés

Venez, ce soir, mes souvenirs,
Je veux tous vous entretenir.

Vous qui faisiez la note claire,
La note éblouissante et fière

Et qui suggériez dans un son
Le thème d'ardentes chansons;

Passez en levant haut la tête,
Portez vos clairons, vos trompettes.

Ceux qui pleuraient pour m'attendrir,
Les plus câlins des souvenirs

Qui posaient leurs mains potelées
Sur mes paupières désolées ;

Faites un geste caressant,
Vous êtes si longtemps absents.

Vous qui portiez le deuil des autres,
Sanglotant comme sur le vôtre

Et qui n'avez jamais trouvé,
Lorsque vous fûtes éprouvés,

Que de très longues solitudes,
Qu'indifférentes attitudes,

Que l'amertume et le mépris,
Vous, mes souvenirs incompris.

Vous qu'on souffletait à la joue
Et qu'on auréolait de boue,

Montrez vos visages tachés
De poussière et de pleurs séchés.

Comme autrefois, n'ayez pas honte,
C'est par ces chemins que l'on monte.

Vous qui n'osiez jamais douter
Et que l'erreur a exploités,

Tous mes souvenirs d'esclavage
Dont on s'affranchit avec l'âge,

Après s'être un jour révoltés
Pour apprendre la vérité;

Comme ils font pitié quand ils viennent
Avec leurs figures anciennes,

Les souvenirs qui font pleurer
Avec leurs masques déchirés.

Partir sans un adieu

Partir sans un adieu et sans serrer de mains,
M'en aller au hasard, m'en aller loin, si loin....
Que l'Ennui se fatigue à suivre mon chemin.

Ailleurs, sous d'autres cieux, voir d'autres paysages,
D'autres laideurs, d'autres beautés, d'autres
[visages;
Je veux voir d'autres fous, je veux voir d'autres
[sages.

Que m'importe, pourvu que loin du familier
Je puisse un peu sourire avant de m'ennuyer,
Et tromper un désir que rien n'a rassasié.

Il faut que d'autres yeux m'aiment ou me haïssent,
Il faut que d'autres coeurs fidèles me trahissent,
Et que ma lèvre boive à de nouveaux calices.

IV

Vous qui portiez le deuil des autres
Sanglotant comme sur le vôtre.

J.-A. B.

La Dame en deuil

Je sais qu'elle viendra, ce soir, la Dame en deuil
Qui chante de beaux lieds sur des peines anciennes;
Quand son page, l'Ennui, a pu franchir mon seuil,
La route qui s'en vient, lentement me l'amène.

Elle n'est pas méchante et me fait de la peine.

Elle réveillera tout ce que j'oubliais;
Ce que j'aimai, jadis, elle va le redire
Avec des mots si doux, avec des mots si vrais,
Que mes yeux vont pleurer quand je voudrais en
[rire.

Les châteaux que j'ai faits, elle va les détruire.

Les souvenirs aigus, dans son oeil malheureux
Passent comme l'éclair qui déchire la brume;
Et je prolongerai mes regards dans ses yeux.
Mais l'espoir qu'elle prend, plus rien ne le rallume.

Ses yeux ont la froideur des grandes amertumes.

Elle recueillera étroitement mes mains,
Et mes mains deviendront tristes comme les siennes.
Cette femme est trop vraie et son mal trop humain;
Que cette femme en deuil est sévère et païenne!

Mais je l'attends, ce soir, j'ai besoin qu'elle vienne.

Pourquoi tous ces festins ?

Pourquoi tous ces festins où nous sommes des gueux,
Des gueux qui n'ont le droit de manger que des [yeux,
Et qui s'en vont pâlir de désir près des tables
Où la lèvre qui boit n'a pas soif véritable.

Tu nous as fait, Seigneur, de la terre, un palais
Où nous serons toujours de serviles valets ;
Nous l'habitons comme on habite chez un hôte,
Et si l'Amour nous vient, bien vite tu nous l'ôtes.

Nous sommes toujours seuls, nous ne possédons
[rien
Et n'avons que l'espoir pour attendre demain.
La vérité se cache au fond de toutes choses;
La beauté nous séduit pour nous rendre moroses.

On s'élance vers tout, on ne peut rien saisir,
Et c'est dans ce donjon qu'il va falloir mourir,
Mourir du spasme lent de notre âme anxieuse,
Les yeux fous de désirs et les mains miséreuses.

Devant un portrait de Musset

O Musset des amours ! O Musset des malheurs !
Esclave qui, fuyant la liberté, préfères
T'attacher à l'ivresse et boire ta douleur,
Epave de tendresse... O Musset éphémère.

J'aime ton regard glauque où pleure la chimère,
Où souffre ton génie en de fauves pâleurs ;
Ta lèvre aux fins contours, rassasiée, amère,
Ton front mélancolique, embué de langueurs.

Le doute en ton cerveau fit sombrer l'espérance,
Mais ton âme affolée a crié sa démence
Quand tu ne croyais plus qu'au néant incertain.

Et ta foi s'affirmait dans l'ombre, à l'apostrophe
Qu'au Christ, effrontément, tu gémissais en
[strophes
Où pleuraient, étouffés, tant de sanglots divins.

Si tu me viens, ce soir

Si tu me viens, ce soir, sois dolent et paisible,
Surtout, ne parle pas de bonheur impossible:
J'aime mieux ton amour sans phrases et sans mots
Quand, dans mon être épars, s'obstine ce sanglot.

N'apporte pas de fleurs aux tiges orgueilleuses,
J'en ai trop respiré dans les nuits merveilleuses,
Je ne pourrais, ce soir, supporter leur parfum;
N'apporte qu'un lilas du cher printemps défunt.

S'il te plaît de chanter, que ta chanson légère
Soit un rythme badin aux notes éphémères.
Pas ce Noël d'amour, pas ce lied en soupirs;
Ne chante rien qui soît ou tristesse ou plaisir.

La gaieté me serait une ironie hautaine,
Et l'art serait cruel qui traduirait ma peine ;
Laisse-moi ce sanglot dans mon être, égaré,
Je peux bien tout souffrir; je ne veux pas pleurer.

Et pour me plaire encor, feras-tu cette fraude?
Tu me liras des vers, lentement, à voix chaude,
En passant sous silence le quatrain puissant
Où le poète a dit ce que mon coeur ressent.

Tu m'es venu trop tard

Tu m'es venu trop tard, j'ai fait mon sacrifice,
Et la place est muette où l'amour expira;
Quelques cendres encor que le vent balaiera....
Il ne restera rien que le lieu du supplice.

J'ai vu se pétrifier le rêve que j'aimais,
J'ai senti le frisson des intimes tortures,
Magnanimes douleurs des humaines natures,
Où le mal de mourir, calme, se consumait.

J'ai fait mon sacrifice, un soir de vaine attente,
Quand j'eus assez souffert, assez tendu les bras,
Interrogé la route où tu ne venais pas;
J'eus peur de te haïr, j'eus peur d'être méchante.

Je n'ai rien épargné pour voir lever le jour
Sur le suprême oubli, la pâle indifférence;
Mais j'ai peine, aujourd'hui, tant j'ai de
[défaillances,
A porter ce coeur vide où je n'ai plus d'amour.

V

Vous qui n'osiez jamais douter
Et que l'erreur a exploités.

J.-A. B.

Aux mânes de mes amours défuntes

Certains soirs, je suis sage et lointaine, sans cause,
Je veux voir dans jadis, un peu de vieilles choses,
Je m'en retourne loin, seule, sur le chemin

Où les fleurs ont connu la fièvre de ma main.
Dans les jardins heureux des tendresses premières,
Où l'amour m'a trouvée accueillante et sincère;

Où l'amour m'a fait mal parce que je l'aimais,
Où l'amour m'a chassée et me suit, désormais.

Je vais revoir les lieux et les routes anciennes
Où j'ai traîné mes pas en emportant ma peine.

Dans le vent, sous la pluie et les soleils ardents,
Dans la nuit incertaine où j'ai crié, souvent.

Certains soirs, j'ai besoin de ce pèlerinage:
Aux étés disparus, je lis de vieilles pages,

Pour retrouver partout des visages aimés
Qui sont parfois surpris de s'entendre nommer.

Il y a de vieux noms sur ces jeunes visages
Que je n'ai pas revus depuis mes premiers âges.

Je frôle mes doigts lents sur leurs traits de velours;
Leur lèvre garde encor de familiers contours.

Il en est que j'appelle et qui m'ont oubliée,
Il en est qui sont morts, auxquels je suis liée;

Mais je les aime tous, les morts, les oublieux,
Les lâches, les fuyards qui furent amoureux.

Je les retrouve tous, et quand je les regarde,
Certains soirs, leur prunelle à mon regard s'attarde.

Les mânes du passé se plaignent, certains soirs,
Et vers leur souvenir, je vais longtemps m'asseoir.

Le Souvenir, cet enfant blond

Le Souvenir, cet enfant blond,
Dans les jardins, rôde et se penche
Pour recueillir dans ses mains blanches,
Les feuilles mortes des saisons.

Dans les mousses qu'à peine il touche
Avec ses petits pieds discrets,
Son oreille sur notre bouche,
Ecoute les rêves qu'on fait.

Puis, sur les fragiles feuillées,
Le Souvenir écrit des noms
Qu'il surprit sous des soupirs longs
De nos lèvres émerveillées.

Certain soir, des années après,
L'enfant blond passe, les mains pleines,
S'élance dans la nuit sereine,
Et jette épars nos vieux secrets.

L'enfant, croyant qu'on va sourire
Aux vieux charmes renouvelés,
S'étonne de notre délire,
Et sur nos genoux vient pleurer.

Je sais ce qu'elle ignore

Je la revois souvent en toilette de fête,
Mon âme de quinze ans, mon âme folle un peu,
Qui portait tout l'espoir au sommet de sa tête
Et l'amour prisonnier dans son corsage bleu.

Tout ce qu'elle disait me revient et m'amuse,
Jasqu'à ce que survienne au milieu du plaisir,
Une autre que j'arrête et que tout bas j'accuse:
Mon âme de vingt ans dont j'ai failli mourir.

Et je deviens timide avec ses étrangères :
L'une a trop de clinquant et l'autre trop de deuil ;
L'une est toujours trop fière et l'autre trop sévère,
Et je voudrais savoir laquelle a plus d'orgueil ?

Une autre m'appartient, mêlée à tant de choses,
Tant d'êtres, tant de peines et tant de désirs,
Je la cherche et ne puis lui fixer une pose,
Mon âme d'aujourd'hui que je ne puis saisir.

Je sens qu'on la retient, qu'elle est triste et
[lointaine,
Qu'elle veille et s'inquiète et qu'on la fait souffrir ;
Je sais ce qu'elle ignore et devine la peine
Qu'elle a de ne pouvoir toujours m'appartenir.

J'aurais dû taire tant d'aveux

J'aurais dû taire tant d'aveux
Où j'ai mis à nu ma faiblesse;
Je n'ai pu cacher à vos yeux
Les traits souffrants de ma tendresse.

J'aurais dû voiler la pâleur
De ma sensitive narine;
Vous auriez aimé moins d'ardeur
Et mon âme moins féminine.

La vérité vous a déplu,
Et je n'eus jamais le courage,
Et j'ai dédaigné la vertu
De dissimuler mon visage.

Mon plaisir fait trop de soleil,
Mon rire est trop près de ma peine,
Et mon chagrin, toujours pareil,
Chante sa même cantilène.

Chantez, les musiques vibrantes

Chantez, les musiques vibrantes,
Dolentes ou passionnantes;
Rythmes qui glissez sous la peau,
Frissons infinitésimaux...

Musiques de tristesse empreintes,
Dont j'aime les douces complaintes;
Harmonieuses voluptés
Des musiques lentes, chantez!

Soupirs longs, fièvres inquiètes,
O charme des notes muettes
Qu'une pause tient un instant,
Quand le coeur va trop palpitant.

Accords pensifs où la main rêve,
Quand, plus doux, le thème s'achève...
Ivresse des sens apaisés,
Parfums, rayons, pleurs irisés!

VI

Vous qu'on souffletait à la joue
Et qu'on auréolait de boue.

J.-A. B.

Orgueil

Je veux revoir les yeux aimés qui m'ont haïe
Avec leur candeur fourbe et leurs regards dolents;
Je veux entendre encor la voix qui m'a trahie
Quand je croyais en elle et que je l'aimais tant.

Qu'on me tende la main pâle qui m'a blessée,
Sournoise, au détour sombre du chemin étroit;
Je n'ai plus mal, voyez, ma douleur est passée,
Mon ennemi, peut-être, a souffert plus que moi.

Laissez libre mon geste et muette ma bouche,
Car j'ai plus de pitié que je n'ai de mépris;
Laissez-moi cet orgueil, cette fierté farouche:
Humaine, je sais trop ce qu'il est d'incompris.

La Danseuse

Mon âme est une belle folle
Qu'enthousiasme tout rayon;
La danseuse de farandoles
Que l'on contente d'une obole
Ou d'une amoureuse chanson.

La petite âme vagabonde,
A qui la vie a tant fait mal,
Vient se distraire par le monde,
Vous cachant sa peine profonde
Qu'habille sa robe de bal.

Elle rit, danse et se balade,
Mais lorsque tout dort dans la nuit,
Triste comme une enfant malade,
Elle songe à sa gaîté fade
Et pleure un incurable ennui.

Ils me pardonneront

Ceux que la solitude a faits tendres et bons
Ne me jugeront pas, car ceux-là m'aimeront.

Ceux-là ne viendront pas me soupçonner de fraude
En remuant à vif mes cendres encor chaudes.

Ils n'auront pas besoin pour regarder dedans
D'ouvrir ce coeur dont tous furent les confidents.

Ils n'iront pas fouiller dans ma cervelle éteinte,
Pour savoir si ma joie ou ma peine était feinte.

Comme ils me comprendront, comme ils m'aimeront
[bien,
Ceux que la solitude a rendus plus humains,

Ils me pardonneront mes vers et ma jeunesse,
Mes rires éclatants et mes longues tristesses.

Parce que mon chagrin fut innocent et doux
Comme ma joie, ils me pardonneront surtout

Le visage souffrant que j'ai montré en face,
Dont j'aurais dû voiler peut-être la grimace.

J'eus l'orgueil d'être vraie et simple; j'eus l'orgueil
De croire à la vertu des indulgents accueils;

Et si parfois j'eus peur, je n'ai jamais eu honte
De ce coeur faible où la tendresse était si prompte.

Ceux que la solitude a pressés dans ses bras
Me pardonneront tout et ne me plaindront pas.

Les mains jointes

Seigneur, je viens à Vous, par la route poudreuse,
Voyez mes pieds sanglants et ma tempe fiévreuse;

Mon orgueil me fait mal et ma tendresse aussi;
Seigneur, je suis amère et triste et me voici.

J'ai longtemps appelé quand la nue était sombre,
Pour confesser ma peur et mes doutes sans nombre;

Cherchant quelque puissance où m'appuyer un peu,
J'ai longtemps, dans mes bras, tenu mon coeur
[de feu;

Mais je n'ai pu finir ainsi tout le voyage:
Arrêtée au milieu d'un fauve paysage

Par l'écho de mes pas, résonnant au lointain,
J'ai crié dans la nuit: "Quand viendra le matin?"

J'ai vu les bois craintifs où le silence écoute,
Et d'un effroi soudain, mon âme a tremblé toute.

Dans les ronces, très lourd, mon coeur s'est affalé,
Et j'ai maudit la route où nul ne m'a parlé.

Puis j'ai repris mon coeur avec ses infortunes,
Ses amours angoissants et ses vaines rancunes;

J'ai coupé les lambeaux qui pendaient à sa chair,
Et pour le regarder, j'eus un regard plus cher.

Et la nuit ressemblait à mon inquiétude,
La nuit se prolongeait bien plus que d'habitude...

Quand Vous découvrirez mon orgueil balafré,
Et ma tendresse auprès, portant mainte écorchure,
Pour les frapper, Seigneur, ayez la main moins [sûre;
Souffrez que je me plaigne un peu, parfois, [souffrez
La grimace du mal que me font mes blessures.

Votre éternel silence est souvent bien plus lourd
Que votre main n'est lourde à toutes nos misères;
Nos aveux, suspendus à d'instantes prières
Attendent un seul mot que vous gardez toujours;
Nos aveux, nus et vrais, sont entre ciel et terre.

Quand Vous reconnaîtrez mon trop sensible orgueil,
Ma tendresse à côté, avec ses lèvres douces,
Songez comme ils sont durs les yeux qui se [courroucent
Quand les bras sont ouverts et que l'âme est en [deuil;
Songez comme fait mal une main qui repousse.

VII

Priez un peu si vous croyez,
Quand je mourrai.

J.-A. B.

Quand je mourrai

Quand je mourrai, ne venez pas
Jeter de fleurs sur mon trépas.
Tressez à d'autres des guirlandes,
Faites aux vivants vos offrandes.

Priez un peu, si vous croyez,
Pleurez un peu si vous m'aimez,
Mais soyez vrais et solitaires
Dans vos larmes et vos prières.

Ne feignez pas de désespoir:
Chantez en me veillant, le soir,
Chantez un lied à ma jeunesse
Qui m'a menti dans ses promesses.

Trompez la mort, quand je mourrai;
Ne venez pas de noir parés,
N'endeuillez pas pour moi vos lyres,
Pour moi, n'étouffez pas vos rires.

Ouvrez la fenêtre au soleil;
Que ce dernier jour soit pareil
Aux jours de l'enivrante vie,
Dont je mourrai inassouvie.

Laissez jouer dans mes cheveux,
Le vent, qui les fera joyeux;
Laissez le vent souffler les cierges,
Et rythmez une danse vierge.

Soyez fervents, les jeunes gens,
Ayez de l'âme dans vos chants;
Les jeunes filles, soyez belles,
Tendres comme des tourterelles.

Enlacez vos bras amoureux,
Voilez le trouble de vos yeux,
Rapprochez vos lèvres fidèles,
Jurez des amours éternelles.

Je quitterai tout paradis,
Alors, c'est moi qui vous le dis,
Et si vos serments sont sincères,
Je viendrai regretter la terre.

FIN

TABLE

PREFACE 9

I

QUAND VOUS DECOUVRIREZ MON ORGUEIL BALAFRE

Lui, mon coeur, ce dément 17
Vous étiez si beau, ce matin 21
C'est alors que l'on sait 25
Nature, dont je suis éprise 29
La nuit, femme comme chacune 33
L'ineffable printemps 35
Le beau voyage 37
Je t'aimerais moins 41
Un soulier 43
Si tu parlais, la lune 45

II

OU L'AMOUR M'A FAIT MAL

Les mots que vous me dites 51
L'enfant aux bijoux 53
Je n'ai de rose que mes roses 55
Je n'ai jamais compris 59
Mon coeur de pur métal 63
Quelquefois, au milieu de la fête 67

III

LES SOUVENIRS QUI FONT PLEURER AVEC LEURS MASQUES DECHIRES

Le coeur désert 73
Chagrins jaloux 75
Je suis le matelot 77
Le doute 79

La chute 81
Les masques déchirés 83
Partir sans un adieu 87

IV

VOUS QUI PORTIEZ LE DEUIL DES AUTRES

La Dame en deuil 91
Pourquoi tous ces festins 93
Devant un portrait de Musset 95
Si tu me viens, ce soir 97
Tu m'es venu trop tard 99

V

VOUS QUI N'OSIEZ JAMAIS DOUTER

Aux mânes de mes amours défuntes 103
Le Souvenir, cet enfant blond 107
Je sais ce qu'elle ignore 109
J'aurais dû taire tant d'aveux 111
Chantez, les musiques vibrantes 113

VI

VOUS QU'ON SOUFFLETAIT A LA JOUE

Orgueil 117
La danseuse 119
Ils me pardonneront 121
Les mains jointes 125

VII

PRIEZ UN PEU, SI VOUS CROYEZ

Quand je mourrai 131

Date Due

DEC - 1 1976		APR - 1 1977	
JAN 3 1 1977			
MAY 15 1989			

TRENT UNIVERSITY
0 1164 0374618 7

PS8504 .E718T6
Bernier, Jovette Alice.
Tout n'est pas dit.

237070

DATE | ISSUED TO

237070